

L'oncle prodigue

Rodney Saint-Éloi

Numéro 786, septembre–octobre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Saint-Éloi, R. (2016). L'oncle prodigue. *Relations*, (786), 42–43.

L'oncle prodigue

Texte : **Rodney Saint-Éloi**

Illustration : **Mance Lanctôt**

I.

Le plâtrier demande au soleil
Où est l'oncle que je n'ai pas connu
Qui a vendu sa rangée d'or à Brise-jour Fortuné
Un dimanche de Pâques à Port-à-Piment

Il avait tout cédé à l'usurier de la Place
Prospère et sans âme ce Brise-jour Fortuné

II.

Les enfants sont allés à l'école
Avec l'argent de Brise-jour Fortuné
Les enfants lisent les lettres de l'alphabet
Et reviennent au village le soir
Avec sous le bras des livres recouverts d'un papier rose
Des fables et des étoiles dans les yeux

III.

L'oncle est mort dans l'île voisine
Ceux qui ne durent pas font métier de pyromane
Ils allumeront la lumière sur la déroute des vagues
Grand-mère Tida a sa certitude tranquille
L'oncle est encore bien vivant
Retourné sur ses ombres
Au pays du Che

IV.

On finit par accepter son absence
L'absence c'est la mort
On finit par se dire
Qu'il ne répondrait plus
À l'appel de la vie
Et qu'il avait mangé son lot de plantains
Et avait gagné l'espace de la lumière

Puis on avait mis entre nous un barrage
On a mis sous terre les sympathies
Mais on n'a jamais pu oublier l'oncle
Qui livrait son cœur et sa fortune à Brise-jour

V.

L'oncle ne collectionnait pas les vents dans son havresac
L'oncle ne portait pas ses pantalons pour la couleur du tissu
L'oncle avait des couilles qui volaient plus haut que le soleil
L'oncle n'arrivait jamais à écrire le mot liberté
Sans que ne s'allument les matins
L'oncle n'arrivait jamais à écrire le mot dictature
Sans qu'une goutte de sang ne gicle

VI.

La dictature a déglingué les horloges
Il sonne minuit à tous les carrefours
Il sonne minuit à tous les cœurs
Et les chiens mangent les aubes
Et les hommes encrapulent les soleils
Et les femmes font provision de ciel
Elles mettent au feu le café noir
Elles répètent à leur fils aîné à tour de bras et de courage
Dépêche-toi de mourir avant que ne tombe l'étoile
Dépêche-toi de mourir avant que les milices ne volent tes rêves

VII.

La dictature a déglingué les horloges
La dictature a chassé les oiseaux
L'oncle rêvait de liberté, de révolution
Il est parti là-bas avec un chapeau mou sur la tête
Un vrai nègre se jette ainsi dans le pari de demain

VIII.

Il est mort d'une poussée subite de solitude
Il écrivait dans son cahier des lettres désespérées
Il peignait des oiseaux sans plumage sans gaité
Il tutoyait Castro qu'il appelait l'oiseau-chat des Caraïbes
Il fixait tous les soirs une photo en noir et blanc de García Lorca
Il est mort un soir de grande noirceur
Il est mort le 22 avril 1971
Le jour où le fils a succédé au père



Le Pape (portrait de Gilbert Célestine), 2009, acrylique sur lin, 65 X 59 cm

IX.

L'esprit tombe en déshérence
Le drapeau file un mauvais coton
Le rouge et le noir incendient les destins
La ville est acide pachyderme
L'oncle a fait une croix sur le mot *histoire*
Ce mot est une invention de tyrans
Il écrivait épopées madrigaux élégies sonnets
Les mots méditaient poussières cendres et sangs
Il est des visages comme il est des pays chagrins
L'oncle était poète de feu de source d'arbre
Il disait ce que la bouche taisait résonnait plus loin
Que vaut la vie quand le cœur du pays ne bat plus ?

Il disait encore dans un accès de rage
Si l'on se mettait tous à mourir par habitude
Sans exception sans cérémonie sans dépit
Les dictateurs les banquiers les généraux les usuriers
N'auraient ni peuple ni armée

Il avait souri avant de passer la corde